

Georges Enesco (1881-1955) et la France : le chant de l'exil d'un musicien roumain.

Conférence par Sébastien Durand

• Introduction

« Je mourrai peut-être dans l'exil, mais je mourrai accru » : ainsi s'exprimait Victor Hugo dans ses *Choses vues*, résumant le paradoxe vécu par de nombreux expatriés, partagés entre la nostalgie de leur terre natale et l'attachement pour leur pays d'adoption.

Ainsi vécut Georges Enesco, ce prodigieux musicien aux racines roumaines à la fois violoniste virtuose, pianiste talentueux, chef d'orchestre renommé et compositeur reconnu.

A l'instar du roi Œdipe, personnage principal de son unique opéra qui constitue un des chefs-d'œuvres lyriques du XX^e siècle, Enesco mena une vie d'errance en de nombreux voyages à travers le monde.

La France fut toutefois pour lui une seconde patrie au sein de laquelle il eut l'opportunité d'accomplir de nombreux projets issus de son intense activité créatrice, et qui recueillit également son dernier souffle.

Loin de prétendre brosser un portrait exhaustif de l'homme et de son œuvre, cette conférence a pour but de mettre en lumière les liens profonds tissés avec la France par cet artiste complet, encore trop méconnu de nos jours en tant que compositeur.

• Les débuts d'un enfant prodige

Georges Enesco est né le 19 août 1881 dans le village de Liveni-Vîrnăv situé en Moldavie, non loin de Dorohoi, au nord-est de la Roumanie actuelle (signalons que ce village porte désormais le nom de George Enescu en hommage à l'enfant du pays). Le père, Costache Enescu, fils d'un prêtre orthodoxe, est administrateur terrien. Véritable force de la nature, doté d'une grande mémoire, il a appris le latin et le français ainsi que quelques rudiments d'allemand en autodidacte. Il joue aussi un peu de violon et dirige une chorale. Son épouse, Maria (née Cosmovici), est également musicienne amateur et joue de la guitare et du piano.

L'environnement dans lequel le jeune Georges grandit aura, plus tard, un profond retentissement sur sa personnalité musicale, comme il aimait à le rappeler lui-même :

« Ma plaine moldave (...) à champs d'orge et de maïs, des lambeaux de vieilles forêts sans lumière à ses horizons et de vieux villages effacés entre des bouleaux et des saules ... Le mien est comme beaucoup d'autres. Comme beaucoup d'autres aussi – mais incomparable – cette maison sans étage, avec sa galerie de bois peinte où l'on faisait sécher les chapelets d'oignon au soleil. Plus loin (...), une belle église dont les icônes d'or bougent dans les volutes de l'encens. (...) C'était le temps où la musique s'éveillait autour de moi : ma mère, parfois, improvisait sur la guitare et mon père, parfois, sur le violon. (...) Des rustres en blouses blanches brodées de rouge et de bleu chantaient des *doine* dans le crépuscule. Aux fêtes, des tziganes, des *lantari* passaient sur la route »¹.

Ainsi, son enfance est bercée à la fois par la tradition musicale paysanne (rythmes de danse caractéristiques de *hora*, *sîrba* et *batuta* ; mélodie plaintive caractéristique, la *doina*, qui traduit la nostalgie et la tristesse – le *dor* -, cet état d'âme spécifiquement roumain présent également dans la poésie), par le style composite des tziganes aux harmonies orientales, et par les polyphonies de la musique orthodoxe roumaine.

Après avoir appris les premiers rudiments de la musique auprès d'un musicien ambulant (un *lantar*) de tradition orale, Enesco est formé au violon par Edouard Caudella, l'un des plus grands compositeurs roumains de cette époque et directeur du Conservatoire de Iasi, la capitale de la Moldavie. Ce dernier conseille à Costache d'inscrire son fils, alors âgé de sept ans, au Conservatoire de Vienne.

Dans la capitale autrichienne, le jeune Enesco se forme auprès du grand violoniste Joseph Hellmesberger fils et bénéficie des conseils de Johannes Brahms en personne qu'il rencontre à plusieurs reprises grâce à son professeur. Au Conservatoire, il fréquente également les classes de composition, d'harmonie et de contrepoint de Hans et Robert Fuchs, ainsi que la classe de piano d'Ernst Ludwig. Agé seulement de douze ans, il achève brillamment ses études à Vienne en recevant la Gesellschafts-Medaille d'argent du Musikverein et y donne ses premiers concerts publics en tant que virtuose tout en se produisant avec succès dans son pays natal.

• Un jeune roumain à Paris

Sur les conseils de Hellmesberger, Enesco décide de poursuivre sa scolarité à Paris. De fait, les quatre années d'études qu'il va mener dans la capitale française vont se révéler déterminantes pour la poursuite de sa carrière de virtuose du violon et de compositeur.

Au Conservatoire, il entre dans la classe de composition de Jules Massenet. L'auteur de *Werther* est tout de suite séduit par les dons de cet adolescent de 14 ans :

¹ José Bruyr, « Un entretien avec Georges Enesco » in : *Le Guide du concert*, 13 mars 1936, pp. 647-649.

« Je croyais voir un enfant prodige, et je me trouve en présence d'un artiste de tout premier ordre ! Il est né symphoniste ; il a douze ans à peine et il orchestre déjà comme un maître »².

Stimulé par les conseils bienveillants de Massenet, Enesco met en chantier ses premières œuvres significatives : 4 *Symphonies « d'école »*, 2 *Sonates* pour violon et piano, plusieurs *Cantates*, un *Quintette* pour piano et cordes, ainsi que deux *Concertos* inachevés (un pour violon, l'autre pour piano).

Parallèlement, il entre dans les classes de violon de Martin-Pierre Marsick et de contrepoint et fugue d'André Gédalge. En octobre 1896, Massenet est remplacé par Gabriel Fauré à la classe de composition.

Comme tous les musiciens de cette époque, Enesco est fortement influencé par le langage de ce dernier. Les deux musiciens feront rapidement preuve d'une estime réciproque. Devenu, par la suite, directeur du Conservatoire, Fauré n'hésitera pas à faire appel à cet élève « intelligent et extraordinairement doué »³ pour participer aux jurys et se produira avec lui dans des concerts de musique de chambre.

Sur les bancs du Conservatoire, le jeune roumain fréquente des condisciples prestigieux tels que Florent Schmitt, Charles Koechlin, Alfred Cortot, Nadia Boulanger et Maurice Ravel avec lequel il noue une amitié durable. Le compositeur de *Daphnis et Chloé*, qui écrit à l'intention de son ami sa *Sonate pour violon et piano* ne tarissait d'ailleurs pas d'éloges sur Enesco :

« Chez Gedalge (...), le plus calé de nous tous, c'était Enesco. Tous, nous faisons des fugues qui tenaient plus ou moins debout, lui, jamais »⁴.

Sur la recommandation de la reine Elisabeth de Roumanie, le jeune Enesco est introduit dans plusieurs salons musicaux parisiens, en particulier dans celui de la princesse Bibesco qui reçoit de nombreux musiciens (Gounod, Delibes, Saint-Saëns, d'Indy, Massenet, Fauré, Chausson, Debussy ...), des peintres (Bonnard, Puvis de Chavannes) et des écrivains (Anatole France, Pierre Loti, Jules Lemaitre, Marcel Proust).

L'auteur d'*A la recherche du temps perdu* faisait d'ailleurs l'éloge du virtuose roumain, comme dans cette lettre dans laquelle il décrit son interprétation de la *Sonate* de Franck :

« J'ai trouvé Enesco admirable, les pépiements de son violon, les gémissants appels, répondaient au piano comme d'un arbre, comme d'une feuillée mystérieuse »⁵

² Cité par H. Imbert, « Un artiste d'avenir : Georges Enesco », in : *Le Guide musical*, n°9, 27 février 1898, pp. 193-194.

³ Archives du Conservatoire, rapport des professeurs, 1897-1898.

⁴ Cité par Manuel Rosenthal in : F. Porcile, *La belle époque de la musique française (1871-1940)*, Paris, Fayard, 1999, p. 56.

⁵ Lettre à Antoine Bibesco, 19 avril 1913, in : *Correspondance*, Paris, Plon, tome XII, pp. 147-148.

L'année 1898 marque le début de la consécration d'Enesco en tant que compositeur dans la capitale française. Le 6 février, au Théâtre du Chatelet, est créé son *Poème roumain* pour orchestre symphonique sous la baguette d'Edouard Colonne. L'œuvre obtient d'emblée un succès retentissant : les critiques sont unanimes pour louer la qualité de l'écriture et le raffinement de l'orchestration du jeune musicien, âgé seulement de 16 ans ! Paul Dukas lui-même n'hésite pas à souligner « [l']entente remarquable des effets de rythme et des oppositions de couleurs », mettant en valeur la précocité du talent d'Enesco :

« Il est rare (...) qu'un enfant de 16 ans manie avec tant de dextérité la lourde masse de l'orchestre. Musicalement, il en paraît davantage, et quant à la sûreté de la plume et à la dextérité de l'instrumentation, il a déjà, semble-t-il, atteint une maturité »⁶.

Quelques années plus tard (1901-1902), Enesco obtient une célébrité similaire avec ses deux *Rhapsodies roumaines* op. 11 n°1 & 2 qui sont construites sur des mélodies populaires de son pays natal⁷.

Le Conservatoire sera un peu plus réticent à consacrer le talent de compositeur et de virtuose du violon du jeune roumain : après plusieurs échecs, Enesco obtient un premier prix de violon en 1899, mais doit se contenter d'un second accessit de contrepoint et de fugue !

Il quitte donc sans regrets cette institution musicale parisienne. A cette période de sa carrière, il nourrit des sentiments contrastés vis à vis de la capitale française et éprouve le besoin de se resourcer dans son pays natal :

« Au fond, s'il est vrai que j'adorais Paris, je m'y sentais – artistiquement parlant – un peu dépaysé. On y était trop cérébral pour moi qui demeurais, malgré tant de kilomètres franchis, le petit garçon tendre et têtue qui avait vu le jour tout là-bas, dans une plaine de Roumanie »⁸

De fait, Enesco va désormais partager sa vie de musicien entre la France et la Roumanie où il se produit en tant que soliste et fait entendre ses compositions à l'Athénée de Bucarest.

• De Paris à Bucarest : une gloire internationale

A partir des années 1900, Georges Enesco mène de front une carrière de virtuose et de compositeur. Si la Roumanie demeure le pays de cœur, la France

⁶ Article de Paul Dukas in : *La Revue hebdomadaire*, 12 mars 1898, pp. 269-270.

⁷ Ces deux œuvres assureront la popularité du compositeur à travers le monde ... à son corps défendant : ce dernier regrettera plus d'une fois dans sa carrière de créateur de voir son art résumé à ces deux pièces pittoresques. Dans une lettre à Denyse Favareille datée du 13 octobre 1950, il ira même jusqu'à écrire : « Des deux Rhapsodies, j'en ai plein le dos, et particulièrement de la Première. Je veux bien qu'on parle de de ma *Symphonie* en mi bémol op. 13, de mon *Dixtuor* à vents op. 14, de mon *Octuor* à cordes op. 7, de ma *Symphonie concertante* pour violoncelle et orchestre op. 8, de mes deux *Suites d'orchestre* op. 9 et 20 et à la rigueur et par dessus le marché de la Deuxième *Rhapsodie roumaine*, mais plus de la Première !!! ».

⁸ Cité par B. Gavoty in : *Les Souvenirs de Georges Enesco*, Paris, Flammarion, 1955, pp. 89-90.

reste pour lui cette seconde patrie dans laquelle il mène à bien l'essentiel de ses grands projets.

A Paris, il se produit régulièrement en tant que soliste avec les principaux orchestres de la capitale (principalement l'orchestre des Concerts Colonne) et fonde deux ensembles de musique de chambre (respectivement en 1902 et 1904) qui font très vite l'unanimité : il s'agit, d'une part, d'un trio où il se produit aux côtés d'Alfredo Casella (piano) et Louis Fournier (violoncelle), et, d'autre part, du quatuor à cordes Enesco avec Henri Casadesus, Louis Fournier et Fritz Schneider.

Cette véritable passion pour la musique de chambre ne le quittera jamais et se retrouve dans de nombreuses compositions qui s'échelonnent sur toute son existence (3 *Sonates* pour violon et piano op. 2, op. 6 et op. 25 ; 3 *Sonates* pour piano op. 24 n°1, 2 et 3 ; 2 *Sonates* pour violoncelle et piano op. 26, n°1 & 2 ; 2 *Quatuors à cordes* op. 22 n° 1 & 2 ; 2 *Quatuors avec piano* op. 16 et op. 30 ; un *Quintette* pour piano et cordes op. 29 ; un *Octuor* pour 4 violons, 2 altos et 2 violoncelles ; un *Dixtuor* op. 14 pour 2 flûtes, hautbois, cor anglais, 2 clarinettes, 2 bassons, 2 cors).

Membre de la SACEM, Enesco publie ses principales pièces à Paris chez Enoch puis chez Salabert.

A la demande de Fauré, il signe plusieurs partitions écrites pour les concours du Conservatoire : *Cantabile et Presto* pour flûte et piano (1904), *Allegro de concert* pour harpe chromatique (1904), puis, deux ans plus tard, *Konzertstück* pour alto et piano et *Légende* pour trompette et piano.

A Paris, Enesco se produit tour à tour en tant que violoniste ou pianiste aux côtés d'interprètes prestigieux tels qu'Alfred Cortot, Pablo Casals, Jacques Thibaud, Yves Nat (...) tandis que les plus grands chefs le dirigent en tant que soliste (Philippe Gaubert, Henry Rabaud, Gabriel Pierné, Paul Paray, Pierre Monteux ...).

Son attachement à la langue française lui inspire l'écriture de *Sept chansons sur des vers de Clément Marot* op. 15 (1908), cycle de mélodies avec piano tantôt ironiques, tantôt dramatiques, et dont le rapport à la prosodie évoque tour à tour Debussy, Ravel, Fauré ou Raynaldo Hahn.

Les plus hautes distinctions lui sont attribuées : après avoir été promu officier de la Légion d'honneur en 1924, il accède à l'Académie des Beaux-Arts (membre correspondant, section composition musicale) cinq ans plus tard.

Le 4 décembre 1937, Enesco épouse la princesse Marouca Cantacuzino (Marie Cantacuzène)⁹.

• Un chef d'œuvre de l'art lyrique : Oedipe

Il n'est pas excessif d'affirmer qu'avec *Oedipe*, Enesco allait mettre en chantier son œuvre maîtresse, élaborée patiemment entre 1909 et 1931. L'idée d'écrire un opéra s'était imposée au compositeur à la suite d'une représentation de l'*Oedipe roi* de Sophocle donnée à la Comédie-Française avec, dans le rôle titre, le grand

⁹ Cette dernière était à la tête d'une fortune considérable qui fut à la fois dilapidée par ses soins et confisquée par l'état roumain à l'issue de la seconde guerre mondiale.

tragédien Mounet-Sully. Edmond Fleg rédige alors à la demande d'Enesco un livret pour une tragédie lyrique en quatre acte et six tableaux. L'œuvre est créée à l'Opéra de Paris le 10 mars 1936 sous la direction de Philippe Gaubert et mise en scène par Pierre Chéreau sur des décors d'André Boll. André Pernet, célèbre basse française de l'entre-deux guerres¹⁰ incarne le rôle titre et contribue fortement au succès de l'œuvre du compositeur roumain.

La critique de l'époque est unanime pour saluer « une composition (...) où un esprit d'une rare élévation s'est exprimé dans un langage puissamment original, dépouillé parfois jusqu'à l'austérité, malgré la richesse d'une orchestration extraordinairement raffinée »¹¹, estimant que cette date est à « marquer dès maintenant d'une pierre blanche » et que le génie d'Enesco « trouve toute sa signification au théâtre et qu'il a besoin du drame pour donner toute sa mesure »¹².

Les musiciens ne sont pas en reste dans ce concert de louange. Tandis que Reynaldo Hahn confesse son « profond respect pour une œuvre dont la conception et la réalisation impliquent une hauteur d'âme, un courage, une patience et une discipline de pensée devant lesquels il convient de s'incliner très bas »¹³, Louis Aubert évoque « un océan de musique [qui] roule ses flots au long de ces six tableaux »¹⁴, Jacques Ibert salue « la sobriété et la justesse d'accent dramatique [de cette] œuvre noble, puissante, généreuse, qui a produit une impression considérable »¹⁵, et Arthur Honegger, de nombreuses années plus tard, se souviendra de cette création qui devait le marquer durablement : « *Œdipe*. Ici, il n'est plus question de « violoniste compositeur », ni même de « remarquable musicien ». Nous nous trouvons en présence de l'œuvre souterraine d'un des plus grands maîtres »¹⁶.

Dans cet opéra à l'intense portée dramatique, Georges Enesco allie avec subtilité un orchestre fortement présent qui installe le climat propice à l'évolution de l'action, utilisant le principe de motifs qui reviennent de manière cyclique, tandis que les solistes mettent en valeur des lignes vocales au service du texte et de son contenu tragique, relayés par les interventions du chœur qui fait évoluer l'action, la commente, à la manière de la tragédie antique.

Il utilise un langage propre qui privilégie l'aspect mélodique tout en dépassant parfois les limites du tempérament (utilisation de micro-intervalles, 1/4 de tons et 3/4 de tons), tandis que la voix s'exprime dans de nombreux passages dans un débit fluide et libre à la limite du parlé. Loin des conventions, Enesco fait preuve dans *Œdipe* d'un langage original et expressif, comme il le souligne lui-même quelques années plus tard :

¹⁰ Natif de Rambervillers, non loin de Saint-Dié-des-Vosges, André Pernet (1894-1966) incarne de nombreux rôles à l'Opéra de Paris et fut un Méphisto mémorable dans le Faust de Gounod.

¹¹ Gustave Bret in : *L'Intransigeant*, 12 mars 1936.

¹² *Le Temps*, 2 mai 1936.

¹³ *Le Figaro*, 18 mars 1936.

¹⁴ *Le Journal*, 13 mars 1936.

¹⁵ *Marianne*, 18 mars 1936.

¹⁶ A. Honegger, « En lisant les *Souvenirs* de Georges Enesco », *Le Figaro littéraire*, 19 mars 1955.

« Précisément, je n'avais pas voulu sacrifier à cet ensemble de traditions qui s'adapte tant bien que mal aux sujets que l'on traite ; j'avais cherché l'expression et le style qui convenait le mieux à mon caractère et à celui de mes personnages : il fallait donc m'attendre à provoquer certaines surprises, voire certaines déceptions chez ceux qui ont le culte de la convention théâtrale »¹⁷.

Il faudra toutefois attendre 1958, soit trois ans après la mort du compositeur, pour que l'ouvrage, traduit en roumain, soit créé dans son pays natal.

• Le temps du dernier exil

Après le succès d'*Œdipe*, le monde musical reconnaît en Enesco un compositeur talentueux tout autant qu'un violoniste exceptionnel. Toute sa vie durant, le musicien nourrira d'ailleurs des sentiments contrastés vis à vis de cet instrument, tout en s'affirmant comme un des plus grands virtuose du XX^e siècle. C'est justement en cette virtuosité que réside le paradoxe : adulé par les mélomanes, se produisant sur les plus grandes scènes du monde avec les meilleurs orchestres et sous la direction des plus grands chefs (Edouard Colonne, Léopold Stokowski, Pierre Monteux, Otto Klemperer pour n'en citer que quelques-uns), Enesco aurait aimé que le public le considère davantage comme un créateur que comme un technicien capable des plus grands tours de force :

« Depuis le soir de mon premier concert, je crois entendre dans le crécellement monotone [des applaudissements] quelque chose : « Tu seras virtuose et tu le resteras – que tu le veuilles ou non. Tu seras virtuose, virtuose, virtuose ... » Imaginez-vous ce que peut être l'existence d'un virtuose ? Ce sont en réalité des martyrs, des forçats, des saints ! Mais, quand on accorde à l'interprète plus d'intérêt qu'à l'auteur, quand à la manière d'exécuter un trille ou la réussite d'un arpegge provoquent plus d'enthousiasme que le génie qu'il a fallu dépenser pour écrire une sonate ou un opéra, cela signifie que les temps sont proches ! »¹⁸

Il faut dire que le musicien roumain était aussi un pianiste remarquable, capable de réduire à vue les partitions d'orchestre les plus complexes, ainsi qu'un chef d'orchestre de haut niveau, invité par les formations les plus en vue d'Europe et du Nouveau Monde : il dirigea l'Orchestre Philharmonique de New-York pendant plusieurs saisons où il fut par ailleurs pressenti pour succéder au redoutable Toscanini.

En tant que pédagogue, il forma plusieurs musiciens renommés, qu'ils s'agisse de pianiste tels que Pierre Barbizet, Youri Boukoff, Monique Haas ou encore son filleul Dinu Lipatti, et bien entendu de violonistes (Christian Ferras, Ivry Gitlis, Arthur Grumiaux, Ginette Neveu, Yehudi Menuhin).

Ce dernier allait d'ailleurs devenir son véritable fils spirituel, fréquentant assidûment la villa de Meudon du maître roumain pour recueillir des conseils qui devaient lui permettre de faire la prestigieuse carrière que l'on sait :

¹⁷ Cité in : B. Gavoty, *Les Souvenirs de Georges Enesco*, p. 147.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 101-105.

« Enesco n'était pas seulement un professeur, en fait lui-même n'a jamais revendiqué ce titre. Il fut pour moi le bras de la providence, l'inspiration qui me souleva de terre et qu'Ysaÿe, en dépit de sa carrure, n'aurait jamais pu me donner. [...] Enesco me donnait des leçons chaque fois que son programme de concerts le lui permettait [...]. Avant tout, [il] m'entraînait dans le courant de sa propre conception de la musique. [Il fut] avec Bartok, le plus grand musicien que j'ai connu ; en quelque domaine de la musique que ce soit, il était profondément inspiré »¹⁹

En dépit de cette notoriété considérable, le destin de Georges Enesco se montre de plus en plus sombre à compter de la Seconde Guerre Mondiale. Durant le conflit, il s'installe en Roumanie dans la villa Luminis qu'il avait fait construire à Sinaïa, dans la vallée de la Prahova, entre 1923 et 1927. Cette période est marquée par la composition de plusieurs œuvres de musique chambre (*2^e Quatuor avec piano op. 30*, *Suite « Impressions d'enfance » pour violon et piano* ainsi que le très beau *Quintette pour quatuor à cordes et piano op. 29*, très caractéristique de son style, dans lequel il se livre à un subtil jeu de métamorphoses des éléments thématiques selon un plan cyclique qu'il affectionne particulièrement) ainsi que par l'écriture, inachevée, d'une *5^e Symphonie* avec ténor solo et chœur de femmes, cet inachèvement traduisant peut-être la difficulté éprouvée par le compositeur pour traduire l'horreur de cette période troublée.

Au lendemain du conflit mondial, la Roumanie n'est plus qu'un vaste champ de ruines livré à la dictature de l'URSS. Les biens du couple Enesco sont saisis et le compositeur se trouve contraint de quitter son pays dans le plus profond dénuement matériel à la fin de l'été 1946 : il quitte définitivement sa terre natale et s'installe à Paris où il va vivre les dernières années de sa vie.

Mais les temps ont changé et la capitale française ne se souvient plus guère du compositeur d'*Œdipe*. Enesco donne cependant des cours d'interprétation qui marqueront durablement toute une génération de musiciens chez Yvonne Astruc, ainsi qu'à l'Académie américaine de musique de Fontainebleau. Miné par la maladie, il trouve encore la force de donner de nombreux concerts en France, en Angleterre, en Italie et aux Etats-Unis où il anime également des master-classes.

En tant que compositeur, il livre ses dernières œuvres avec un second *Quatuor à cordes op. 22 n°2*, d'une extrême concision, et surtout la *Symphonie de chambre op. 33*, son ultime chef d'œuvre.

• Un testament musical : la *Symphonie de chambre*

Créée à Paris le 23 janvier 1955 sous la baguette de Fernand Oubradous, cette œuvre pour douze instruments solistes se compose de quatre mouvements (les 3 derniers s'enchaînent sans interruption) conçus à la manière d'une forme sonate aux vastes proportions. On y retrouve, dans un langage parfois très chromatique, les éléments esthétiques caractéristiques du compositeur roumain : effectif de chambre, richesse d'orchestration, unité cyclique.

¹⁹ Y. Menuhin, *Voyage inachevé, Autobiographie* (traduit de l'anglais par James du Mourier, Paris, Seuil, 1977, pp. 77-82 et « A propos d'*Œdipe* et d'Enesco » in : livret de l'enregistrement d'*Œdipe*, EMI, 1990.

Véritable testament musical du musicien, cette pièce concise (elle dure environ 17 minutes) offre un brillant condensé de son art, dans un langage original alliant tradition (références formelles, sensibilité générale de l'œuvre qui évoquent les grands romantiques) et modernité (thèmes disséminés dans l'œuvre qui subissent des déformations multiples ; élargissement du spectre sonore par les associations de timbre qui fait référence à des œuvres de Schoenberg ou Berg).

Après avoir livré une œuvre d'une extrême intensité, Georges Enesco s'est éteint à Paris dans la nuit du 3 au 4 mai 1955. Il repose au cimetière du Père-Lachaise.

Musicien complet et polyvalent, véritable génie de la musique, Georges Enesco demeure encore trop méconnu au-delà des frontières de son pays natal, la Roumanie. Curieusement, la France, sa seconde patrie, semble avoir oublié celui qui fut un des plus grands de sa génération : les multiples chefs-d'œuvre composés (et créés pour la plupart) au cœur même de notre capitale par ce français d'adoption (à commencer par l'opéra *Œdipe*, jamais rejoué dans l'hexagone depuis sa création) figurent trop rarement aux programmes des concerts.

A l'aube de sa disparition, le compositeur roumain résumait son parcours de musicien exilé en ces termes :

« C'est fini... Cette histoire commence tout là-bas, dans la plaine moldave, et elle s'achève ici, au cœur de Paris. Pour aller de mon village natal à la grande cité où j'achève ma course, j'ai emprunté une route poussiéreuse, jalonnée d'arbres qui s'en vont, s'en vont à l'infini. Elle était longue, cette route, assurément. Comme elle m'a paru courte ! »²⁰

Souhaitons que cette terre d'exil puisse désormais rendre à ce musicien d'exception les honneurs qu'il mérite. J'espère, en ce qui me concerne, que cette modeste communication permettra d'y contribuer.

• Bibliographie sélective

- Bajenescu (Titu I.), *Georges Enesco, le cœur de la musique roumaine*, Paris, les 3 Orangers, 2006.
- Cophignon (Alain), *Georges Enesco*, Paris, Fayard, 2006.
- Gavoty (Bernard), *Les Souvenirs de Georges Enesco*, Paris, Flammarion, 1955.
- Penesco (Anne), *Georges Enesco et l'âme roumaine*, Lyon, P.U.L., 1999.

²⁰ Cité in : B. Gavoty, *Les Souvenirs de Georges Enesco*, p. 184.

Illustrations musicales

• Introduction

- *Dixtuor pour instruments à vent op. 14*, 3^e mvt (Allègrement, mais pas trop vif) ; Orchestre de chambre de Lausanne, dir : Lawrence Foster.

• Les débuts d'un enfant prodige

- *Hora din caval* (hora à la mode ancienne) ; *Taraf de Haidouks* (musique des Tsiganes de Roumanie).

• Un jeune roumain à Paris

- Gaetano Pugnani (1731-1798), *Sonate en ré majeur op. 8 n°3* (2^e mvt : Largo espressivo) ; Georges Enesco (violon) et Stanford Schlüssel (piano) ; enreg. Columbia, 1929.

- Rhapsodie roumaine n°1 (fin) ; Dallas Symphony Orchestra, dir : Eduardo Mata.

• De Paris à Bucarest : une gloire internationale

- *Légende*, orchestration (posthume) de Joachin Joussel ; Eric Aubier (tpette), Orchestre de Bretagne, dir : François-Xavier Bilger.

- L. Van Beethoven, « Chœur des Derviches » extrait des *Ruines d'Athènes*, op. 113 ; Georges Enesco (violon) et Edward Harris (piano) ; enreg. Columbia, 1924.

- *Du conflit en douleur* (*Sept Chansons de Clément Marot op. 15*), Sarah Walker (mezzo-soprano) et Roger Vignoles (piano).

• Un chef d'œuvre de l'art lyrique : Œdipe

- *Œdipe, tragédie lyrique op. 23* : Prélude ; « Pourquoi trembler, mon fils ? » (Acte II, scène 1) ; *Epilogue* de l'Acte IV (extrait), Chœurs et orchestre de l'opéra de Vienne, dir : Michael Gielen.

• Le temps du dernier exil

- *Quintette avec piano op. 29* (2^e mvt : Andante sostenuto e cantabile), The Solomon Ensemble.

- *Quatuor à cordes op. 22 n°2* (4^e mvt : Con moto – Molto moderato – Energico), Quatuor Ad Libitum.

• Un testament musical : la *Symphonie de chambre*

- *Symphonie de chambre op. 33* (4^e mvt : Allegro molto moderato) ; Orchestre de chambre de Lausanne, dir : Lawrence Foster.